

Au nom de la vie, Jordi Bonet

Claude Péloquin

Volume 25, Number 101, Winter 1980–1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54564ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Péloquin, C. (1980). Au nom de la vie, Jordi Bonet. *Vie des Arts*, 25(101), 27–29.

Au nom de la vie, Jordi Bonet

Claude Péloquin

Péloquin a tenu, par ces documents, à rendre hommage à son ami Jordi Bonet

J'étais à l'étranger quand mes beaux-parents m'apprirent cette immense perte. Mon Dieu, pensais-je, quelle tragédie! Jordi: foudroyé en pleine force. Uniquement dans un cas semblable voit-on la brutalité et le manque de savoir-vivre de la mort. Par sa disparition, la phrase de Québec (qu'il avait lui-même choisie pour l'intégrer dans sa murale) prend toute sa dimension. Cette phrase et cette murale resteront toujours un témoignage de l'horreur de toutes les souffrances que nous nous permettons inutilement en ne nous attaquant pas aux vrais problèmes qui nous brisent tous les jours. Jordi l'avait compris. Comme moi, il ressentait à chaque fois un amer dégoût pour les imbéciles qui ont osé apparenter cette phrase à la disparition ou à la non-disparition du Québec. Voici d'ailleurs le texte d'une lettre de Jordi Bonet adressée à Guy Gauthier, ingénieur, lors de la bataille de la murale du Grand-Théâtre¹.

Les «caves» en question ce ne sont pas les Canadiens français mais l'humanité toute entière qui se meurt et s'étrangle elle-même en se suffisant de mini-problèmes et de fausses solutions. La murale de Québec n'a rien à voir avec la politique locale. Jordi et moi n'avons pas pensé une seconde aux Québécois et à leur problème de survie.

Par la suite, la controverse allant s'envenimant, je fis parvenir une lettre à Jordi, le 10 mars 1970². A la fin de cette lettre, je mentionne «un texte écrit pour toi . . .» Le voici³.

Ce que j'ai trouvé triste et horrifiant à la fois dans toute cette affaire, c'est que jamais personne n'a fait mention des autres textes de moi que Jordi a choisis pour les graver dans sa murale.

Donc, en plus de la phrase dite célèbre, il y a le poème qui précède et qui fut écrit dans les Pyrénées⁴ avec Jordi à côté de moi, alors que nous tentions d'acheter un village désaffecté. A Barcelone, le notaire fit une erreur et nous vendit un village avec des gens dedans . . .

Auparavant, nous étions allés à Lourdes pour voir le show de l'hypocrisie. Nous nous sommes toujours bien amusés ensemble.

Et, en plus du poème et de la phrase, il y a quatre autres textes que la presse écrite et parlée ont toujours laissés dans l'ombre. Les voici. «On l'a la paix; Je suis le cri de l'infini à remplir; Regardez espace espace que vous êtes; Je suis ici pour crier la beauté multidimensionnelle de l'homme.» Sauf que les jaloux d'habitude ont bien trop eu peur de nous faire bien paraître, Jordi et moi, en mentionnant tous les textes de la murale.

Je n'ai pas encore absorbé la disparition de Jordi. Je ne l'avalerais jamais.



1. Jordi BONET et son épouse
(Phot. Alexandre Zelkine)



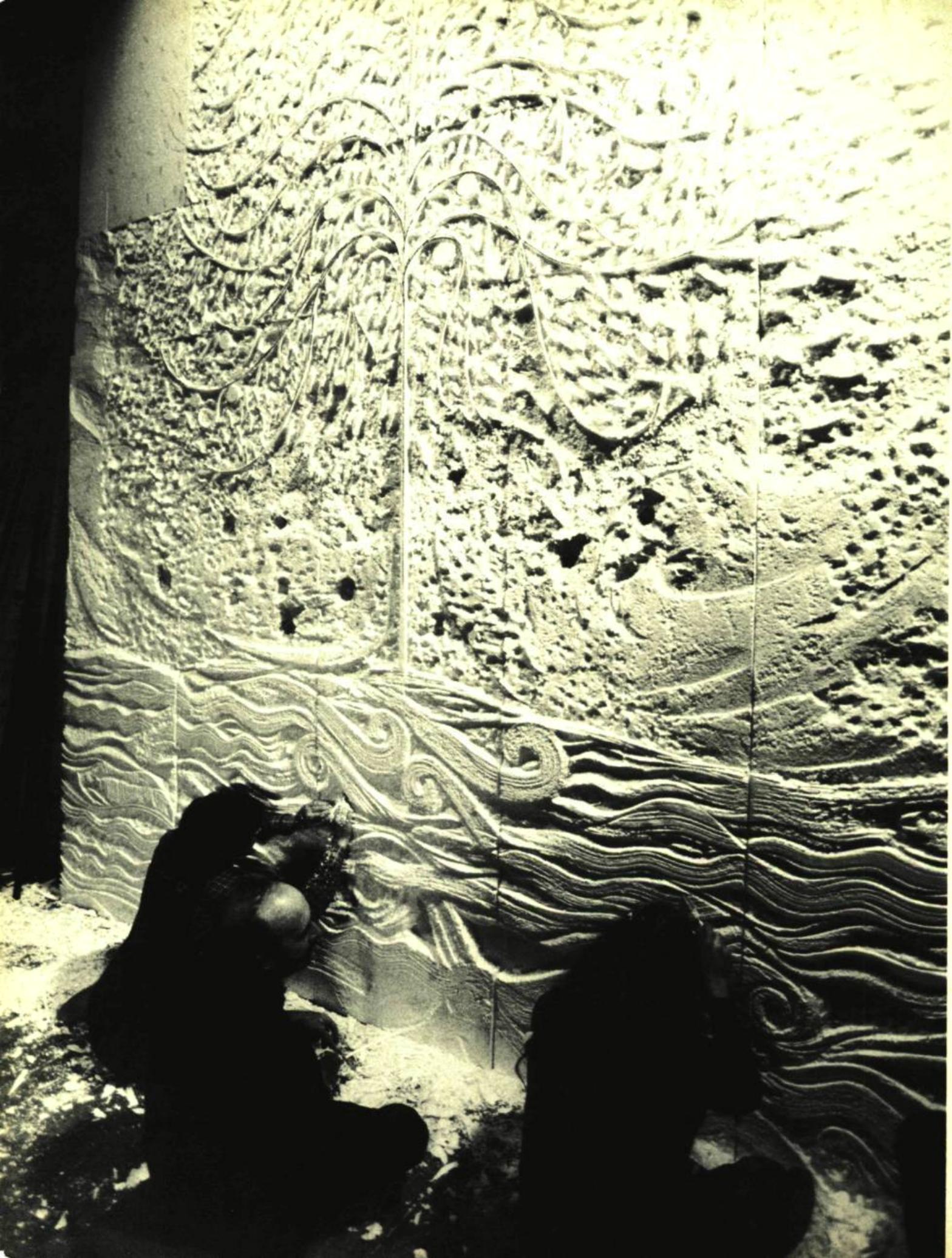
2. Claude PÉLOQUIN
(Phot. Pierre Guimond)

J'ai toujours dit que la vie n'était pas encore commencée chez les humains qui émettent des sons de vieillard dans le ventre de leur mère, qui se mettent à brailler en venant au monde, qui commencent à vieillir au moment où les parents croient leur donner la vie, alors qu'en vérité c'est la mort qu'ils offrent. L'amour a pour moi des liens intimes avec l'embaumement.

Pour moi, Jordi Bonet nous a laissés avec une claque sur la gueule, en continuant à travailler sans relâche malgré la maladie qui le consumait.

Sa mort nous dit que nous sommes des amateurs quand il s'agit de soulager et de guérir. Nous n'y connaissons rien, et il le savait. Jordi Bonet connaissait bien nos petits absolus, lui qui voyait la terre comme un tout paradisiaque.

Il a trouvé la paix dans laquelle il a toujours vécu.
En lui, l'humanité a perdu un grand amoureux.



1. Lettre de Jordi Bonet à Guy Gauthier, ingénieur.

Le 31 juillet 1968, j'ai signé avec le ministre des Travaux Publics, M. Russell, pour le Grand-Théâtre de Québec, un contrat par lequel je m'engageais à réaliser la plus grande œuvre d'art jamais faite dans notre pays.

Le 22 mai 1969, mon œuvre presque finie, je fus convoqué au Ministère des Affaires Culturelles où le ministre lui-même, avec l'attitude la plus odieuse et la plus méprisante, m'ordonna d'effacer des murs sculptés par moi tous les textes que j'y avais écrits.

L'analyse de cette exigence se résume en trois points: 1) un sculpteur n'a pas le droit d'écrire des textes, poétiques ou autres, sur son œuvre; 2) les textes écrits actuellement sur les murs ne sont pas acceptables par le fond; 3) ces textes ne sont également pas acceptables par la forme.

Joint à cette lettre, vous trouverez au complet tous les textes et mots écrits sur les murs, afin que vous puissiez juger par vous-mêmes comment la décision du ministre Tremblay est arbitraire et dictatoriale et pourquoi j'ai décidé de ne pas priver mon œuvre d'une forme d'expression que je considère essentielle.

Si vous le désirez, je tiendrai à votre disposition un document complet, préparé par Maître Champagne, qui montre comment le fait d'écrire dans un tableau, une sculpture ou une murale fait partie de ma liberté d'expression et que cette liberté, en soi, personne ne peut me l'enlever.

Évidemment, comme toute liberté, elle pourrait être contestée, par le ministre ou n'importe qui, si par le FOND, mes textes incitaient à la révolte, au désordre, s'ils allaient à l'encontre de la morale établie, s'ils étaient pornographiques, politiques, mensongers, diffamatoires ou autres.

Ils sont tout simplement poétiques, ou témoin d'un grand désir de justice, de liberté et d'amour envers l'homme.

Ils sont des titres et des témoignages reliés aux trois thèmes des trois murs: le premier, la vie et la mort; le deuxième, la liberté et la justice; et le troisième, le plus grand, l'espace.

Le titre du premier mur, «Vous êtes pas éccœurés de mourir, bande de caves, c'est assez.» montre avec ardeur que la mort, toujours hypothétique dans le cœur de l'homme, doit être le premier et le plus important des combats, que les guerres, les famines et toutes les formes de mort causées par la haine ou la négligence doivent finir par nous éccœurer. «Bande de Caves», c'est la plus douce des apostrophes qu'un homme peut adresser à l'humanité entière qui oublie que, même si ce sont toujours les autres qui meurent, nous sommes tous mêlés à cette mort pour laquelle la science et les pouvoirs font si peu.

D'autres titres comme «Liberté, Liberté, Liberté» ou «Je suis ici pour crier la beauté multidimensionnelle de l'homme» n'ont pas, j'espère, besoin d'explication.

Quant à la FORME des textes, ils sont écrits dans un français québécois.

Le ministre Tremblay prétend que ce français est honteux et indigne, et, du même coup, condamne notre langue, la seule que nous puissions parler. Au Québec, on ne parle pas comme en France, et cela n'est pas honteux. Les Mexicains parlent l'espagnol comme des Mexicains, les Américains, l'anglais comme des Américains, les Québécois, le français comme des Québécois, et monsieur Tremblay n'a aucun droit de nous interdire d'employer notre langue et de lui rendre hommage.

Un peuple qui ne s'exprime pas comme il l'entend n'est pas un peuple libre.

Après cet exposé, permettez-moi de vous indiquer que le but de cette lettre est de vous prier de demander au responsable du Ministère des Travaux Publics tout l'appui nécessaire pour sauvegarder l'intégrité de mon œuvre qui, heureusement, ne me fut commandée ni par Moscou, ni par Madrid, mais bien par Québec.

Merci.



3. Arbre de vie.

L'artiste travaille, avec des initiés, à la matrice de polystyrène de sa dernière œuvre en bronze pour un des palais du Prince Fahed, à Djedda, en Arabie Saoudite.
(Phot. Jean-Claude Adam)

4. Maquette de bronze de la murale *Arbre de vie*.

2. Lettre de Claude Péloquin à Jordi Bonet.

Ça ne me ferait plus beaucoup de peine que ces croyants du passé effacent dans leur tête ce que nous avons donné ensemble dans cet espace donné au temps. Je me vois parfois, avec toute mon immaturité, prouvant encore à l'univers de ce théâtre à Québec, que la vie commence dans ce cri que l'homme s'en vient et que ça me rend complètement malade d'être parmi ceux qui ne connaîtront pas les clartés du vivre à mort.

Maintenant, je dois me retirer dans mes quartiers sommeils, en étant positif que demain porte la même lumière du matin qui pousse sur une nuit en attendant la nuit qui mène à l'os. C'est tout de suite dans l'anti-sommeil que la Chambre Réel ne m'offre plus de garanties d'être libre en tant qu'homme. Je me demande encore comment il peut encore se trouver autant d'êtres qui ne captent pas que c'est assez de mourir.

Et à et pour tous les pénétrants de l'inviolé qui se préparaient à s'installer, je multiplierai toujours la fréquence de mes patiences de mortel se sachant et sachant ce qu'il dit. Cette ligne à Québec, c'est un cri de supplique aux porteurs de la chienne blanche de la recherche et à tous ceux qui peuvent et doivent faire quelque chose pour sauver la vie définitivement.

Je porte un feu incontrôlable violent qui me consume mais qui illumine tout ce qu'il y a en dehors de moi . . . J'ai bon espoir. Je sais que d'autres viendront qui ne connaîtront pas mes souffrances et qui vivront la lumière éternelle des dedans. C'est en cela que je suis nécessaire, c'est ma liberté provisoire octroyée dans cette murale.

J'exprime ce que je suis, c'est-à-dire un mortel qui aime les hommes et la vie au point de les rendre éternels. Quand ton meilleur ami se tue, il te fait dire: «Maudit fou, maudit cave». Mais ce sont des cris d'amour. Cette phrase supposément malsaine, c'est une pré-action dans la langue de mon pays appelant la vision de tous sur l'urgence de la situation. Cette phrase, c'est une actualité qui vient, une instance à pousser la recherche à fond pour régler la maladie de la mort. Qu'il soit sûr qu'il n'y a aucune raison pour que nous la défendions: on n'efface pas les cris d'amour. De même, on ne touche pas à un texte écrit pour toi dans le merveilleux où nous étions en Espagne.

J'ai bien hâte de te revoir. Vous embrasse tous deux.

P.S. — S'il te plaît, envoie-moi une copie de ta réponse au Ministère.

3. Poème de Claude Péloquin qui a été gravé dans la murale du Grand-Théâtre de Québec.

ici on connaît aussi sablièrement
la pierre que la mort

ici on ne sait plus lequel
de la cloche ou de la montagne
est venu le premier

ici le temps a perdu le fil
il n'y a plus que l'instant
et encore . . . il ne passe pas toujours

il se moule plutôt sur lui-même
seul
non pas tout à fait avec un chien
à je n'ai jamais su quelle heure

et ces Pyrénées qui se mettent à rapetisser
à devenir terriennes
à avoir la même luxure que le papier des crèches

vitalement au-delà de tous les vertiges
ici on va de l'autre-côté de basculade dans
l'inconnu
ici on sait
on pénètre le flottement-silence
en fait on se flambe complètement de méditation
ici on est c'est-à-dire: ici on espace . . .

ici
c'est ici qu'on se meurt plus
c'est ici la faillite des ciels ciernes
c'est ici que Dieu a vu sa fatigue
la Mort en est morte
VIVE L'HOMME
VIVE L'ANDROÏDE
VIVVVVVVVV